HAL
archives-ouvertes.fr

Le quartier de la rue des Rosiers ou l'histoire d'un cheminement

Jeanne Brody

To cite this version:

Jeanne Brody. Le quartier de la rue des Rosiers ou l'histoire d'un cheminement. Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques, Laboratoire d'anthropologie urbaine, sous la direction de Jacques Gutwirth

Colette Pétonnet, CTHS (Le comité des travaux historiques et scientifiques), pp.85-102, 1987, Le regard de l'ethnologue 1. <halshs-00076692>

HAL Id: halshs-00076692

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00076692

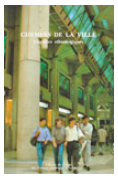
Submitted on 15 Sep 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE QUARTIER DE LA RUE DES ROSIERS OU L'HISTOIRE D'UN CHEMINEMENT

par Jeanne Brody



Références de publication : 1987, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques* (préface de Nicole Belmont), Paris, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques [CTHS] (coll. Le regard de l'ethnologue 1), pp. 85-102. ISBN 2-7355-0143-4.
Responsable de la rétro-publication en Open Archives, avec l'autorisation des éditeurs scientifiques : Eliane Daphy.

Sur le terrain urbain, tandis que restent inchangés certains principes tels que la présence assidue de l'observateur, la nature même de la ville désoriente le chercheur et l'oblige à adapter ses outils avec imagination et sensibilité.

A cet égard le texte présenté ici, en retraçant l'histoire des hypothèses du chercheur au cours de l'étude du quartier de la rue des Rosiers à Paris, permet d'illustrer la manière dont celui-ci a résolu les problèmes de *construction de l'objet* et l'élaboration d'une *méthode adéquate*.

Le propos du travail était de voir s'il existait dans un labyrinthe de petites rues, situé autour de la rue des Rosiers, dans le 4e arrondissement, un « quartier » au sens que lui donne P. Mayol (1980), c'est-à-dire : « une maîtrise de l'environnement social (…) » ou, « (…) pour l'usager une portion connue de l'espace urbain, dans laquelle, peu ou prou, il se sait connu »[1].

Mais plus encore, il s'agissait d'étudier dans quelle mesure les « usagers »[2] de la rue des Rosiers et des rues avoisinantes

---

[1]. La définition du quartier donnée par K. Noschis (1981 : 13) est également pertinente : « (…) entité spatiale et sociale plus limitée que la ville, lieu social et environnement immédiat pour ses habitants, tout en étant, lorsqu'il est partie d'une ville, proche de ses déterminations et de ses fermentations, le quartier se prête à être saisi complètement (…) »

Le mot *neighbourhood* au sens que lui donne l'Ecole de Chicago traduit le même concept (voir Y. GRAFMEYER et I. JOSEPH 1984).

[2]. Ici il s'agit des habitants, ex-habitants, commerçants et éventuellement touristes et/ou ceux qui viennent faire leurs achats.

constituaient une « communauté », sinon tout à fait au sens de Redfield (1930 et 1955), mais, au moins, au sens de H. Gans (1982 : 4) : « un agrégat de gens occupant un territoire commun et délimité, à l'intérieur duquel ils établissent des institutions communes auxquelles ils participent ».

Enfin et complémentairement, il s'agissait aussi d'explorer les rapports entre l'espace et l'identité au sein de ce « quartier » et de cette « communauté », si de tels « objets » pouvaient être ainsi identifiés. Car il semblait au chercheur que l'exemple du « quartier de la rue des Rosiers » était un *cas type* de la façon dont les gens investissent un espace d'une identité symbolique et dont, en retour, cet espace et son utilisation leur renvoient leurs propres images identitaires.

Bien sûr, il est rare, et sans doute impossible, qu'un chercheur entame une recherche sans aucune notion préalable, si vague soit-elle, sur son objet. De plus, le travail même de la recherche entraîne souvent une transformation du questionnement et/ou un déplacement de l'objet qu'il est toujours difficile de comprendre ou de reconstituer après coup et à la lecture des résultats.

Aussi, pour retrouver le vif du développement de cette recherche, faut-il retracer, ici, l'histoire d'un cheminement intellectuel, et, dans la mesure où cette évolution fut autant celle du chercheur que celle des hypothèses elles-mêmes, présenter la suite de ce texte, désormais, dans une perspective personnelle.

Ma « découverte » du « quartier de la rue des Rosiers » date des premiers mois de mon séjour à Paris, alors que j'habitais dans la rue du Roi de Sicile qui lui est parallèle.

Mais, pendant plusieurs mois, j'en ai tout ignoré. Pour faire mes courses ou me promener, je partais toujours en m'éloignant de la rue des Rosiers. Ainsi, je prenais le métro à « Hôtel de Ville » et non à « Saint-Paul»…

J'aurais pu continuer longtemps à ne pas savoir qu'il existait un « quartier juif » à proximité si, un dimanche, trouvant mon boucher habituel fermé, je n'avais fait le tour du pâté de maisons… mais cette fois-ci, dans l'autre sens.

Chez un boucher de la rue des Ecouffes, à ma demande de côte de porc, celui-ci m'a répondu qu'il n'avait que du bœuf ou du mouton. C'est seulement au moment où il débitait mes côtelettes que, regardant enfin autour de moi, j'aperçus sur les murs du magasin des étoiles de David[3], des lettres en hébreu, des affiches d'Israël…

— *Vous êtes une boucherie « cachère[4] » ?* , ai-je demandé.

— *Oui, Madame. Et vous, vous êtes juive ?*

---

[3]. Littéralement « le sceau de la maison de David », devenu symbole de la religion juive.

[4]. Littéralement « propre à manger », « cascher » veut dire en accord avec les lois de la religion juive.

Quand je suis sortie du magasin… tout avait changé… et le « quartier » surgissait soudainement devant moi…

Partout il y avait des marchands de légumes exotiques, des tonneaux d'olives ou de cornichons à la russe, encombrant le trottoir… des pâtisseries juives d'Europe de l'Est ou du Moyen-Orient… des magasins d'alimentation de toutes sortes avec des étoiles de David ou des inscriptions « cachère » en évidence sur les vitrines… qui, maintenant, me crevaient les yeux.

Que ma découverte ait été si tardive peut sans doute s'expliquer par un manque d'attention de ma part, mais également par la relative discrétion du quartier. En effet, le labyrinthe des ruelles qui le caractérise le plus aux yeux du visiteur est peu étendu - environ un demi-kilomètre carré. Ensuite, les grandes avenues et les boulevards haussmanniens tout proches l'encerclent sans le traverser. Enfin, aucun des côtés de son périmètre ne présente de signes distinctifs qui le signale à l'extérieur.

Il est donc tout à fait possible de vivre à deux pas sans le voir ni même soupçonner son existence, et sans jamais découvrir par conséquent, le contraste que forment ses petites rues, enchevêtrées, étroites, parfois sans issue, avec les alignements de l'urbanisme du XIXe siècle parisien. Intriguée par cet isolat urbain, me promenant donc dans le quartier en interrogeant ses habitants, je me suis aperçue qu'il ne se distinguait pas seulement du reste de la ville par son isolement, mais aussi par la façon dont il était vécu et perçu par ses usagers.

Une sorte de tradition orale que tous partagent constitue l'objet physique « quartier de la rue des Rosiers » un signe commun de reconnaissance discret entre soi et donc d'appartenance à une « communauté » localisée d'initiés.

Tous ses usagers en parlaient, en effet, comme d'un lieu Supposé parfaitement connu, mais sans jamais le délimiter précisément. Ils disaient : « je vais au quartier ». C'est-à-dire rue des Rosiers ou dans l'une des rues adjacentes… et donc sous-entendu dans ce quartier précis et pas ailleurs… ou bien, ils l'appelaient indifféremment : « la rue des Rosiers », « Saint-Paul », voire le « Plètzl[5] », ou le « ghetto[6] », mais jamais, par contre, le 4e arrondissement… Et s'ils reconnaissaient certaines rues comme formant le cœur même du « quartier de la rue des Rosiers », il leur était toujours difficile d'en fixer les frontières. Je constatais chaque fois qu'elles ne coïncidaient pas fluctuaient au gré des subjectivités individuelles.

Un jeune juif marocain, restaurateur, disait : « Je suis ici depuis 14 ans… » alors qu'il n'avait jamais vécu, mais seulement

---

[5]. « Petite place » en yiddish, le terme était utilisé par les juifs de l'Europe de l'Est arrivés en France dans les années 20 et 30 pour couvrir un territoire allant du « quartier de la rue des Rosiers » jusqu'à la République.

[6]. Le terme « ghetto » remonte à la Venise du XVIe siècle, quand les juifs étaient forcés de vivre dans le quartier du Cannarregio.

travaillé dans le quartier, et il affirmait ne pas vivre « loin » quand, en réalité, il habitait Pantin.

De même un dentiste juif tunisien de 70 ans inclut d'abord la rue de Turenne, où il vivait, puis décide que la rue des Rosiers n'est pas vraiment son quartier mais celui de ses copains.

Plus tard, dans le même récit, cet homme m'a indiqué aussi, que lorsqu'il reçoit des visiteurs de l'étranger, il les amène dans ce quartier « de son enfance » pour le montrer et dire tout ce qui s'y est passé : les changements, les guerres, les déportations…

Dans ces deux exemples, celui du marocain comme celui du tunisien, le vécu personnel sous-tendait et transformait la perception que ces usagers avaient du quartier, bien au-delà d'une délimitation géographique objective de l'espace.

La constitution de l'objet représenté par ce quartier ne se réduisait donc ni à la description de son apparence physique ni au dévoilement du sens commun que recouvraient les divers discours des « usagers », ni même à la superposition des différents niveaux ainsi découverts.

Aussi, le premier objectif de ma recherche a-t-il été de repérer ce qui constituait l'unité interne, la cohérence de ce « quartier de la rue des Rosiers ».

De prime abord, tel qu'il m'apparaissait après ces années durant lesquelles j'avais vécu à proximité, cet agrégat de rues semblait n'être qu'un cas d'espèce d'un « urban village » (Gans 1982), ce que confirmait d'ailleurs mes premières lectures et interviews.

En effet, bien que la plupart de ses usagers ne soient pas originaires de villages proprement dits, mais plutôt de *shtetleh*[7] ou de ghettos, le terme de « village urbain » se justifiait à mes yeux à cause des traits qui caractérisaient l'aire elle-même, associés tantôt à l'« urbain moderne », tantôt au « village ».

Ce quartier, qui date du Moyen-Age pour l'implantation de ses premières maisons et le tracé de ses rues, a tout d'abord été un lieu central du pouvoir au XVIe siècle, le lieu préféré de la royauté. Il en a reçu une première tradition aristocratique. En même temps, à cause de la franchise dont bénéficiait l'Ordre des Templiers en faveur des artisans et marchands établis sur son domaine — l'Enclos du Temple était sous sa juridiction[8], il a aussi une tradition marchande. Cependant au XVIIe siècle la

---

[7]. Petites agglomérations à forte population juive dans l'Europe de l'Est avant la Deuxième Guerre mondiale. Voir R. ERTEL (1982).

[8]. « Ce privilège exemptait de toute redevance à payer aux corporations et aussi de tout contrôle des maîtres de métiers ». Voir *Le quartier du Marais, extrait de la conjoncture économique dans le département de la Seine du 3e et du 4e trimestre 1959*, présenté par M.J. Benedetti, Préfet de la Seine, Paris, Impr. mun., p. 10.

royauté l'a abandonné, puis, au XVIIIe siècle, l'aristocratie et la bourgeoisie montante l'ont à leur tour délaissé.

Le quartier, dévalorisé, fut alors occupé par des paysans arrivés de la Creuse, du Limousin et de l'Auvergne, ainsi que par des artisans et des ouvriers issus des faubourgs de Paris. Puis, à partir du milieu du XIXe siècle, il est devenu le refuge d'immigrés venant de l'Est, principalement de juifs de Pologne et de Russie[9] et, après 1870, de juifs d'Alsace et de Lorraine, fuyant l'occupation allemande.

Il a connu ensuite les avatars des deux grandes guerres mondiales. Pendant la Première, beaucoup de ses habitants, bien qu'immigrés, se sont portés volontaires, et pendant la Seconde, une grande partie de la population[10], cible facile (et privilégiée) des nazis a été déportée dans les camps de concentration. Le quartier a été décimé.

Après la Deuxième Guerre mondiale, avec l'indépendance des états du Maghreb, de nouvelles vagues migratoires sont arrivées : principalement des juifs d'Afrique du Nord (Tunisie, Maroc, Algérie) et quelques musulmans de ces mêmes pays.

Aujourd'hui, enfin, pris dans la mouvance de la rénovation urbaine du quartier du Marais[11], la rue des Rosiers et les rues avoisinantes accueillent encore une nouvelle population formée de cadres supérieurs français, d'artistes et d'intellectuels, juifs et non juifs, tandis que s'installent de nouvelles boutiques à la mode et des restaurants chics.

Toutes ces vagues migratoires (sauf la dernière) correspondent aux mouvements des campagnes françaises vers les villes au début de la révolution industrielle et aux migrations des populations déplacées à travers l'Europe en raison de la montée des nationalismes, des révolutions et des persécutions des groupes minoritaires. C'est ce contexte qui a donné au quartier une forte coloration juive immigrée, cependant que celui-ci conservait, en raison de son passé, une certaine hétérogénéité.

---

[9] Avec chaque immigration juive, une population on juive qui vivait généralement en relation symbiotique avec celle-là, immigrait aussi. Ainsi des polonais catholiques venaient avec les juifs polonais, les alsaciens protestants avec les juifs d'Alsace et de Lorraine et des arabes musulmans avec les juifs sépharades.

[10]. La plupart étaient des immigrés de récente date qui ne parlaient guère ou mal la langue française, connaissaient peu Paris, souvent s'habillaient d'une façon particulière qui les démarquait des parisiens non juifs et des juifs assimilés, el souvent ils avaient des familles nombreuses avec des enfants en bas âge.

[11]. En décembre 1964, par un arrêté ministériel, le premier secteur sauvegardé du Marais était créé. Ce secteur a été étendu par un arrêté d'avril 1965 à son périmètre actuel, sur un espace de 126 hectares, de la place de la Bastille à la place de l'Hôtel de Ville, de la Seine au Temple.

Par ailleurs la mobilité sociale de ces populations immigrées s'est traduite ensuite par un important éparpillement.

Ainsi, il y a eu une dispersion graduelle de sa population « ashkenaze[12] » tandis que d'autres immigrés, principalement des juifs d'Afrique du Nord, ont rempli le vide laissé par ces départs. Mais les ashkenazes n'ont pas cessé pour autant de fréquenter le quartier, soit qu'ils y aient gardé des propriétés qu'ils louent, soit qu'ils y reviennent régulièrement pour s'approvisionner en denrées « cachères » ou nécessaires aux cuisines traditionnelles, soit encore qu'ils continuent d'assister aux offices religieux.

Mais si ces phénomènes de peuplement, de dispersion et de remplacement sont bien caractéristiques de la ville industrielle moderne, et donc « urbains », l'attachement au quartier de la rue des Rosiers relève lui, plutôt d'un rapport associable à l'expérience villageoise.

Il y a d'abord une intimité des rapports interpersonnels, tout le monde semble connaître tout le monde. Pour certains habitants et commerçants, installés ici depuis plus de trente ans, il y a une continuité entre résidence et lieu de travail : quelques-uns appartiennent même à la troisième génération de résidants. Enfin, la majorité des « usagers » juifs se disent « du quartier » quelles que soient leurs différences d'origine nationale, culturelle ou leurs nuances religieuses. En tout cas, la note juive caractérise le quartier depuis le début du siècle.

Le problème posé au chercheur était donc de savoir s'il existait ou non dans ce quartier une unité significative sur le plan spatial, avec ou non une population spécifique, et de tenter d'en préciser les limites.

Dans cette perspective, la première tâche consistait à cerner le quartier « objectivement », c'est-à-dire de voir si l'on pouvait en dresser la carte à partir de ses définitions administratives, officielles, littéraires ou « policières ».

Sur le plan administratif, il n'y a pas de « quartier de la rue des Rosiers » à proprement parler. Celui-ci relève de Saint-Gervais, ce qui recouvre des rues dont beaucoup ne sont visiblement pas concernées par cette recherche. Quant au 4e arrondissement, sa définition est encore plus vaste.

Si le quartier n'est pas reconnu administrativement, il est cependant mentionné dans des documents officiels ou quasi officiels, il est vrai assez récents, publiés par exemple par l'Atelier Parisien d'Urbanisme (A.P.U.R.) ou le Comité pour la Sauvegarde du Marais[13] qui le situent près de la rue des Rosiers

---

[12]. Ce mot hébreu signifiant « allemand » se réfère aux juifs de l'Europe de l'Est.

[13]. P. CHATELAIN, « Quartiers historiques et Centre Ville : l'exemple du quartier du Marais », *Urban Core and Inner City. Proceedings of the International Study Week*, Amslerdam, 11-17 sept. 1966, Leiden, E.J. Brill, 1967, 340-353 ; A.P.U.R., *Vingt ans d'évolution de Paris, données*

et de la rue des Ecouffes ou autour du métro Saint-Paul tout en signalant sa forte coloration immigrée, juive surtout.

D'autre part, l'existence du « quartier de la rue des Rosiers » est bien affirmée depuis plusieurs décennies par la presse et la littérature qui le décrivent comme un endroit pittoresque et un haut lieu juif[14].

Enfin ce quartier fut défini « policièrement », si l'on peut dire, lors de la rafle du Vélodrome d'hiver les 16 et 17 juillet 1942, comme lieu « privilégié » où les policiers français ont arrêté les juifs.

Ce quartier existait-il ? Si je ne pouvais le délimiter dans son territoire par ses définitions administratives ou ses désignations, ne pouvais-je tenter de le cerner tout de même par son urbanisme ?

Mais là encore, j'ai rencontré la même difficulté de définition… De part et d'autre d'une même rue, qui pouvait constituer une limite significative de territoire de populations, je rencontrais un tissu urbain homogène - des maisons de même époque, des parcelles de terrain de même forme, des matériaux et des techniques identiques, des architectures assez semblables.

Le tracé haussmanien constituait-il une coupure ? Ainsi, au-delà de la rue de Rivoli, on pouvait inclure la rue François-Miron semblable par sa forme, son histoire et sa population. Image floue aux contours flous, le quartier échappait toujours, village imprécis, au-delà des définitions.

Aussi serais-je réduite à une déf1nition arbitraire de l'implantation spatiale de cette communauté (qui a fait l'objet d'une recherche antérieure sur les rapports entre l'identité et l'espace dans un quartier de Paris) : ce que j'appellerai « le quartier de la rue des Rosiers» consiste principalement en cinq rues et une surface d'environ un demi-kilomètre carré : la rue des Rosiers elle-même, les rues des Ecouffes, Ferdinand-Duval, Hospitalières-Saint-Gervais, et Pavée.

Elles sont situées au sein d'un quadrilatère délimité au nord par la rue des Francs-Bourgeois, au sud par la rue de Rivoli, à l'est par la rue de Turenne, et à l'ouest par la rue Vieille du Temple.

Cette délimitation arbitraire a pourtant quelque pertinence si l'on observe qu'elle correspond à la différence de formes des rues considérées. La rue des Rosiers et ses rues adjacentes constituent un réseau tortueux, une rivière dans laquelle se déversent autant de ruisseaux irréguliers. Au contraire, le quadrilatère qui entoure ce réseau est composé de voies rectilignes et relativement larges.

---

statistiques, 1954-1975, IVe arrondissement, Quartier 13-16, Paris, A.P.U.R. (brochure).

Association pour la sauvegarde et la mise en valeur de Paris, Le Quartier du Marais. Etude sur la population et le cadre de vie, historique, Bulletin d'information, n° 50-51, 1er trimestre 1979.

[14]. Parfois également, la presse et la littérature la décrivent d'une façon très négative avec une coloration antisémite.

Cependant la pertinence du périmètre n'est pas totale si l'on tient compte de la rue François-Miron. Il faudrait donc, pour délimiter ce quartier, recourir à d'autres critères : prendre par exemple en compte ses frontières naturelles, telles la Seine au sud ou la place des Vosges à l'est. Mais qu'en serait-il du nord et de l'ouest, ou de la rue de Rivoli dont au moins la forme et l'occupation commerciale sinon l'occupation résidentielle sont assez différentes ?

De plus, des voies rectilignes, situées à côté du périmètre, les boulevards Beaumarchais et Richard-Lenoir, la rue des Tournelles à l'est, les rues des Archives, du Temple à l'ouest, participent, à des degrés divers mais toujours significativement, au « quartier de la rue des Rosiers », soit par le type d'habitat, soit par l'utilisation de l'espace, soit par l'époque et les techniques de construction, tout en s'en différenciant par la forme des rues. Je me suis résolue f1nalement à limiter le quartier au labyrinthe des petites rues adjacentes et au quadrilatère des voies rectilignes qui encerclent la rue des Rosiers. Ainsi, au moins, j'en saisissais le « cœur »…

Si, donc, je ne pouvais adopter spatialement qu'une définition réductrice, je pouvais peut-être repérer une « communauté » dans la population, ce qui me permettrait de préciser d'une autre manière ce « quartier de la rue des Rosiers ».

Il fa11ait évidemment interroger les habitants, les commerçants du quartier que je venais de délimiter, mais aussi les ex-habitants, les voisins.

Cela suffisait-il à établir ce lien subtil qui justifie que l'on parle de « communauté » ?

Les enquêtes et les interviews que j'avais menées jusqu'ici me laissaient de ce point de vue insatisfaite. Elles m'offraient un discours sur le « quartier » mais pas le quartier lui-même. J'avais le sentiment qu’on ne pouvait saisir ce lieu qu’en lui appartenant.

Or, j'avais déménagé… j'habitais désormais dans un quartier proche mais distant de quinze minutes.

Cet écart, objectivement minime, créait subjectivement une différence radicale : je ne passais plus par la rue des Rosiers pour rentrer « chez moi ».

Certes, j'y revenais souvent, mais ces visites étaient irrégulières.

Et chaque fois, je m'apercevais qu'une distance impalpable m'en séparait ; elle me faisait saisir le leurre de ce que j'avais cru être mon intégration.

J'y avais vécu huit ans. Je connaissais un certain nombre de voisins, et avais donné des cours d'anglais au fils de l'un d'entre eux. Je bavardais avec les commerçants quand je faisais mes courses et j'allais à l'une des synagogues pour les grandes fêtes religieuses… Mais je ne me sentais pas vraiment « intégrée ». Je n'avais pas eu accès à ces réseaux ou à une cohérence que je devinais, secrète mais réelle, en découvrant

sans cesse la connivence qui liait certains de ses « usagers » au premier abord inconnus les uns des autres.

J'avais été une étrangère, et je l'étais maintenant encore davantage. Ce sentiment que le « quartier » m'échappait, augmentait avec le temps, depuis le début de ma recherche. Plus j'allais, plus la complexité des rapports entre l'espace et l'identité des usagers de la rue des Rosiers s'accroissait. Et plus j'observais, plus les détails accumulés se contredisaient, au point qu'aucune synthèse ne me paraissait capable désormais de rendre compte de la richesse et de la complexité des lieux et des liens que je repérais.

En même temps, ces années d'observation, de familiarisation m'avaient rendue sensible à tous les changements, si minimes soient-ils : ici une enseigne, là une vitrine ; ou bien l'arrivée d'un nouveau commerce, ou la fermeture d'un magasin. Le quartier ne cessait de changer à mes yeux. Pourtant, là, encore, il m'échappait.

Il m'est apparu qu'il ne suffisait pas à l'enquêteur d'y habiter, mais que, pour le saisir de l'intérieur, il lui fallait y travailler. Obtenir un emploi chez un commerçant m'offrirait la possibilité d'évaluer le rôle tenu par les commerces - qui constituaient l'activité apparente essentielle du quartier - dans la vie de tous les jours. De plus, ce moyen me permettrait de revenir régulièrement sur le terrain, avec un but spécifique, « officiel », lié à cette vie, et pas simplement en ethnographe.

Enfin, il m'intégrerait dans le circuit économique, et me ferait ainsi reconnaître des autres, par la qualité de mon travail, que chacun désormais pourrait évaluer directement sans référence intellectuelle préalable.

La décision de travailler et sa mise en pratique furent deux choses différentes. Pour la plupart, les commerces du quartier étaient de petites entreprises familiales, juives en majorité, correspondant à ce que les Anglo-saxons appellent *Ethnic business*[15], dans le sens où les patrons étaient d'origine étrangère et leurs marchandises des denrées juives, ou des produits, tels que livres ou disques, typiques de certains pays.

La plupart des commerces alimentaires, nombreux dans le quartier, s'affichaient comme juifs par des symboles religieux en évidence dans les vitrines. Etoiles de David, mots écrits en hébreu, pancartes annonçant l'approbation du *Beth Din*[16],

---

[15]. LIGHT (1972). Voir aussi dans ce livre la contribution d'Anne RAULIN.

[16] A l'origine, la « maison de la Loi » juive — le tribunal juif — était présidée par les doyens de la communauté avant la destruction du Temple. Aujourd'hui en France, c'est le nom de l'organisation qui, sous le contrôle du Consistoire, veille à l'abattage rituel des animaux et à la préparation des aliments conformément aux lois alimentaires juives.

Mezuzah[17] accrochées à droite de la porte d'entrée. Tout cela donnait cette coloration visiblement juive, au point d'occulter l'existence d'autres apports.

Les petits commerçants employaient rarement plus de trois ou quatre personnes. Et, celles-ci, presque toujours, appartenaient à la famille ou à un cercle restreint d'amis ou de « pays ». Si bien que tous ces commerces paraissaient fonctionner comme une corporation, et que l'on rencontrait, pour y entrer, les mêmes difficultés que pour faire partie d'un club sans être parrainé.

Par ailleurs ma situation financière ne me permettait pas de travailler à titre gratuit, ce qui aurait peut-être facilité mon embauche, mais ce qui aurait sans doute aussi faussé la manière dont j'aurais été considérée et donc compromis mon intégration.

Dans ces conditions, j'ai décidé de tenter ma chance dans le grand restaurant-charcuterie du quartier, qui emploie plus de dix personnes, pour la plupart étrangères à la famille immédiate.

J'ai commencé par essayer de prendre contact directement avec le patron, en tant qu'ancienne cliente, mais sans succès. Puis, à différentes reprises, j'ai fait appel à l'une des caissières avec qui j'avais noué des rapports amicaux pour qu'elle intercède en ma faveur. Chaque fois, la caissiére me disait que le patron était de mauvaise humeur et qu'elle n'osait pas l'aborder.

Fig. 1 Dimanche matin, à l'angle de la rue des Ecouffes (Photo Marvin Schwartz)
NON LIBRE DE DROITS

Fig. 2 - Une épicerie, rue Ferdinand-Duval (Photo J. Brody)

---

17. Petit étui contenant un parchemin sur lequel est inscrit le mot « Chekinah » (« Tout Puissant ») et une prière de la Torah concernant la sainteté de la maison.

Fig. 3 - Vente sur le trottoir, rue des Rosiers (Photo Marvin Schwartz)
NON LIBRE DE DROITS

Finalement, une photographe qui vivait dans le quartier, amie du patron, me fournit l'indispensable introduction. Rendez-vous pris, et malgré le manque apparent d'intérêt de M. X, j'ai pu lui expliquer ce que je voulais : d'une part l'interviewer en tant que vieil habitant du quartier, d'autre part travailler pour lui en remplaçant un employé pendant l'été.

Il ne fit aucune difficulté pour la première demande et dit qu'il verrait, le moment venu, pour la seconde. Tout semblait donc s'arranger pour le mieux. En réalité, il fallut plusieurs semaines de rendez-vous manqués, d'attente et diverses démarches pour que l'entretien me soit enfin accordé. Pour travailler, ce fut plus dur encore. Je dus m'acharner pendant plusieurs semaines, allant de rendez-vous manqués en rendez-vous reportés, d'attentes interminables en retards répétés. Et quand la rencontre avait tout de même lieu, la décision était toujours remise à plus tard.

Cependant, je faisais d'ores et déjà de l'observation participante, résultat indirect et inattendu de ma persévérance. Ayant rendez-vous avec M. X, je m'asseyais sur un tabouret dans son restaurant et j'attendais : j'avais un but, une raison d'être là. Entre-temps, « on » commençait à me connaître. Mon visage devenait familier, les serveurs et les serveuses se mettaient à discuter avec moi. A partir de cette position privilégiée j'observais ce qui se passait dans le restaurant ; je repérais les visages, les habitudes, les fréquentations… Ainsi, quand finalement le patron m'a engagée, j'avais déjà une « assise » dans le quartier.

J'ai travaillé dans ce restaurant pendant deux mois et demi à raison de trois fois par semaine. Durant cette période j'ai appris à connaître les différents visages de la clientèle, à distinguer les réguliers des occasionnels, à faire la connaissance de certains commerçants… De sorte que, lorsque j'ai quitté ce poste, ces nouvelles « connaissances » m'ont trouvé rapidement un autre emploi. Un boulanger juif du quartier a utilisé mes services de façon intermittente pendant six mois, puis à plein temps pendant le mois précédant la Pâque juive. Par la suite j'ai fait des remplacements, de temps à autre, jusqu'à la fin de ma recherche.

Ces deux expériences m'ont offert notamment une raison d'être présente, de faire partie du « décor », d'observer l'évolution du quartier, enfin, de me faire accepter des gens, petits commerçants et autres qui, suivant l'exemple de M. X, un « notable », ne se méfiaient plus de moi.

Cette relative intégration m'a permis de saisir peu à peu comment fonctionnait le commerce, quel rôle social il jouait, quelle place tenaient les commerçants eux-mêmes, quelles étaient les clientèles, les demandes, les offres, les attentes, les ressources, les circuits.

J'ai pu ainsi vérifier l'importance du petit commcrce dans la vie « communautaire » du quartier, où il sert à la fois de lieu de rencontre pour les habitants, actuels ou anciens, les commerçants, et de lieu de ressourcement d'une certaine mémoire collective.

Les gens reviennent dans le quartier pour les grandes fêtes juives, entre autres raisons, parce que c'est le lieu de leurs souvenirs. C'était là que leur grand-père achetait déjà son pain pour le « sabbat18 », l'endroit où ils se sentent eux-mêmes, où ils se reconnaissent, où ils se retrouvent. Ils reviennent car il revoient les visages des personnes qui s'en étaient éloignées, et qui reviennent en même temps qu'eux, pour les mêmes raisons, aux mêmes endroits. Il y a donc une confluence des différents groupes juifs au moment des fêtes, qui, du même coup, leur donne le sentiment d'appartenir à une même communauté.

Mes deux emplois m'ont révélé aussi l'existence des réseaux qui irriguent cette quasi-communauté. Réseaux d'amitié, de voisinage, de travail, qui s'entrecroisent et pour lesquels les boutiques jouent souvent un rôle de vecteur ou de point de ralliement.

Ainsi, bien que j'aie travaillé pour deux commerçants ashkenazes, j'ai pu observer des échanges entre commerçants ashkenazes et sépharades19, qui se fournissent et se dépannent mutuellement. Mon patron boulanger approvisionnait naturellement le restaurant-charcuterie juif polonais en pain et en pâtisseries : ils sont tous les deux ashkenazes ; mais il dépannait aussi une boulangerie sépharade en farine. L'épicier sépharade venait chez le restaurateur-charcutier ashkenaze, boire un café ; un boucher ashkenaze « empruntait » des poulets à un boucher sépharade. Le boulanger ashkenaze avait rencontré le boulanger sépharade voisin en Israël, il l'avait convaincu de venir à Paris, l'avait hébergé dans les premiers temps et lui avait appris le métier. Malgré ses origines sépharades, ce dernier tient maintenant une boulangerie à produits ashkenazes.

Ces commerces sont aussi des carrefours d'emploi. Ainsi, la personne qui avait été maître d'hôtel dans le restaurant-charcuterie pendant que j'y travaillais, est allé travailler ensuite dans la même boulangerie que moi. Le boulanger et le restaurateur utilisaient les services d'un jeune électricien polonais non juif. Et, lors des fêtes, l'amie de cet électricien aidait à la boulangerie,

En outre, certaines boutiques sont des points de ralliement à l'époque des fêtes, pour ceux qui ont quitté le quartier ; ainsi ma boulangerie était un lieu de retrouvailles pour tout un

---

18. Jour de repos et de prière, avec un repas festif comportant un pain spécial, *halla*.

19. Sépharade veut dire « espagnol » en hébreu. A l'origine il se référait aux juifs d'Espagne et du Portugal chassés de leur pays lors de l'Inquisition. Ils sont généralement allés en Turquie, en Grèce et en Bulgarie, entre autres. Aujourd'hui, en France, l'on se sert du terme pour désigner aussi les juifs du Maghreb, d'origine judéo-arabe.

ensemble de juifs ashkenazes aujourd'hui dispersés, mais appartenant à une même classe d'âge et ayant fréquenté l'école communale du quartier avant la Deuxième Guerre mondiale. De cette manière, se formait, de proche en proche, un croisement de réseaux qui constituait la « communauté » que je cherchais à identifier.

Evidemment, ma participation entravait quelque peu ma tâche d'observateur : j'avais été recrutée pour un travail spécifique et non pour observer. Chez le restaurateur-charcutier je tenais la caisse et, une fois par semaine, je servais à table. Chez le boulanger, je devais vendre mais aussi ranger, emballer, et, de temps en temps, aider à la cuisine ou à la fabrication. Dans les deux cas, il s'agissait de tâches prenantes qui mobilisaient mon temps et mon énergie au détriment de l'observation.

Cependant, et c'est le côté positif de cette difficulté, le travail m'offrait des angles de vue insoupçonnés. Par exemple, le boulanger m'ayant envoyée pendant quelques jours, lors des fêtes, dans une petite réserve située au fond d'une cour en face de sa boutique, pour y ranger des marchandises, jec me suis aperçue qu'une autre réserve jouxtait la mienne : elle appartenait à la petite épicerie voisine. J'ai ainsi découvert que nombre de petites épiceries du quartier possédaient d'importantes réserves en cave ou en fond de cour, qui en réalité, faisaient fonction d'épiceries en gros desservant les restaurants et les épiceries juives éparpillées à travers Paris et sa banlieue.

De même, lorsque le patron m'envoya chez sa fille boulangère à Belleville, je me suis rendu compte que ce lieu de travail offrait des points de comparaison entre la rue des Rosiers et Belleville, autre quartier de Paris, avec une ancienne et forte population immigrée, juive, ouvrière et artisane. J'ai compris alors à quel point la comparaison avec les autres quartiers, dits « juifs », de Paris, était nécessaire pour saisir les singularités de la rue des Rosiers.

Cette observation participante m'a aussi révélé l'extcnsion des réseaux. Ainsi, certains clients de la boulangerie située à Belleville avaient d'abord « débarqué » rue des Rosiers à leur arrivée en France, avant de déménager lorsqu'ils avaient trouvé un emploi ou une installation plus satisfaisants. Ils gardaient des relations avec la rue des Rosiers et s'y rendaient pour les fêtes.

D'autres, ashkenazes, retournaient rue des Rosiers, au fur et à mesure qu'à Belleville la dominante juive devenait sépharade et que les commerçants et artisans ashkenazes qui, y demeurant encore, prenaient leur retraite ou mouraient.

J'ai aussi utilisé un autre mode de participation pour pouvoir observer la vie de quartier et de rue de façon régulière, et discrète.

N'étant pas encore sûre d'obtenir un emploi dans le quartier, j'avais décidé de faire des aquarelles des différents lieux qui m'intéressaient. Ce hobby me servait d'alibi pour rester plusieurs heures dans un coin de rue à regarder tranquillement tout ce qui s'y passait.

Pour les gens du quartier et les commerçants qui ne me connaissaient pas encore, j'avais ainsi une raison valable et non menaçante de me trouver là, j'étais une artiste-peintre attirée par le pittoresque du quartier. De cette façon-là, également, je devenais une « habituée ».

Les gens désormais venaient vers moi pour voir ce que je dessinais. Ils m'offraient des renseignements de leur plein gré : tel bâtiment avait une synagogue dans la cour, tel autre un atelier de confection, maintenant disparu.

Ce moyen m'a permis de saisir l'importance de la vie de la rue et de mieux saisir les différences de caractère entre les cinq rues du cœur du quartier.

Ainsi, la rue des Ecouffes était la plus pauvre, la plus tunisienne, tandis que la rue des Rosiers était la plus cosmopolite, avec des gens de toutes origines et conditions : ashkenazes, sépharades, israéliens, auvergnats, yougoslaves, juifs, musulmans, catholiques, protestants, riches et pauvres… Chacune avait une ambiance qui lui était propre… l'une était calme, l'autre plus bruyante. Les modes d'occupation, de rencontre y étaient différents.

L'observation m'a permis aussi de saisir que la vie des rues et des magasins formait une continuité, notamment pour les relations interpersonnelles[20].

Dans un quartier où la plupart des appartements étaient petits, mal éclairés, mal chauffés, dans des immeubles vétustes, on recevait peu chez soi. J'avais eu du mal à pénétrer chez les habitants, l'appartement étant un lieu strictement réservé à la vie familiale immédiate.

Par contre, les coins de rue, les cafés, les magasins, les salons de coiffure étaient des lieux habituels de rencontres privées. De même l'arrière-boutique était l'endroit privilégié pour ces échanges, mais d'une manière encore plus intime, car, là, seuls les amis, la famille où les proches avaient accès.

C'est ainsi que l'on m'a souvent fixé des rendez-vous dans un de ces lieux semi-publics, plutôt que de m'inviter dans l'appartement qui n'était pourtant qu'à un étage au-dessus.

Il se passait sur ces « arrière-scènes[21] » des épisodes qui ne pouvaient ou ne devaient pas se dérouler devant la clientèle ou le public : plaisanteries, commérages, discussions de famille.

J'ai aussi été amenée à m'interroger sur les rapports entre l'habitat et le travail. J'avais constaté, en 1985, que les commerces de la rue des Rosiers étaient juifs à 75 %. Par contre, les résidants d'origine juive ne représentaient qu'un quart ou un tiers, tout au plus, de la population du quartier. Cette différence était ancienne, mais tout récemment, même la

---

[20] C. PETONNET (1982). Voir le chapitre sur le Vieux Quartier pour une discussion intéressante à ce sujet.

[21]. Pour une discussion plus détaillée de ce concept, voir E. GOFFMAN (1959 : 25).

proportion des boutiques juives tend à baisser, avec le surgissement de boutiques de mode et de restaurants chics qui correspondent au profil social et culturel des nouveaux habitants des environs.

Cette transformation subtile conduit à s'interroger sur la question de l'apparence d'un « quartier ». Qu'en est-il réellement si l'on s'en tient aux magasins, aux devantures, aux modes d'occupation et de fréquentation des rues et des commerces ?

Comment évolue le décalage entre l'image ainsi obtenue et la réalité de l'habitat?

Conclusion

Qu'est, en définitive, aujourd'hui, le « quartier de la rue des Rosiers » ? Qu'en sera-t-il demain ?

J'ai montré toutes les difficultés qu'il y avait à cerner le « quartier » sur le plan spatial et à saisir la cohérence de la communauté très spécifique qui y trouve son assise. Mon enquête a précisément permis de saisir l'importance de cet espace subjectif que les gens se « taillent » dans l'espace urbain.

Cette recherche sur un « quartier » et une « communauté » de type urbain s'est effectuée morceaux par morceaux, telle la reconstitution d'un puzzle, où chaque pièce, liée à une autre, fournit le moyen d'éclairer un sous-ensemble, mais en même temps renvoie à un ensemble beaucoup plus complexe.

Ce fut particulièrement vrai pour les réseaux qui sous-tendent la vie du quartier. En effet, par eux on découvrait les liens divers, notamment affectifs, d'une « communauté » élargie dont les limites ne coïncidaient en aucune manière avec un espace précis. Il fallait inclure dans le « quartier » ceux qui étaient partis, ceux qui revenaient, ceux qui y habitaient, ceux qui y habitaient mais n'étaient cependant pas reconnus par la « communauté » principale (juive) et ceux qui y arrivaient sans appartenir à aucun de ces réseaux préétablis.

Enfin chaque pas de cette enquête en ville fut fondé sinon sur des hypothèses, du moins sur des pré-notions qui se virent vérifiées ou infirmées par la réalité spécifique d'un terrain très complexe. Ainsi le chercheur est-il constamment amené à réévaluer ses idées initiales, à reposer autrement les problèmes soulevés par l'observation. Ce cheminement n'est pas propre à l'ethnologie urbaine mais, en ville, le chercheur rencontre des problèmes de fond qui naissent de la complexité même de la vie dans une grande métropole.

D'ailleurs tout ce qu'on trouve dans la ville moderne est « construit » par l'homme et porte son empreinte : rues, parcs, terrains vagues, bâtiments, monuments, commerces, marchés, institutions, etc. Et l'histoire de cette « construction » est en même temps celle de l'adaptation continuelle et de l'utilisation imaginative de l'espace par l'homme, pour y vivre et survivre. L'ethnologie urbaine exige certainement un effort d'imagination pour tenter de comprendre les résultats de cette histoire.

Bibliographie

ERTEL (R.), 1982, *Le Shtetl*, Paris, Payot, 321 p.

GANS (H.), 1982, *The Urban Villagers*, New York, The Free Press, 443 p.

GOFFMAN (E.), 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Doubleday Anchor Books, 252 p. Traduction française : 1974, 1975, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Ed. Minuit, 2 t., 256 p, et 372 p.

GRAFMEYER (Y.) et JOSEPH (I.) eds., 1984, *L'Ecole de Chicago*, Paris, Aubier, coll. Champ Urbain, 335 p.

LIGHT (I.), 1972, *Ethnic Entreprise in America*, Berkeley, University of California Press.

MAYOL (P.), 1980, « Habiter », dans P. MAYOL et L. GIARD eds., *L'invention du quotidien : habiter, cuisiner*, Paris, U.G.E., 316 p.

NOSCHIS (K.), 1984, *La signification affective du quartier*, Paris, Librairie des Méridiens, 170 p.

PETONNET (C.), 1982, *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 175 p.

REDFIELD (R.), 1930, *Tepoztlan, a Mexican Village*, Chicago, University of Chicago Press.

ID., 1955, *The Little Community*, Chicago, University of Chicago Press, 185 p.